

PETITE REVUE
DES
BIBLIOPHILES DAUPHINOIS

Edmond Maignien

1847-1915



BIOGRAPHIE

La famille Maignien se rattache, par ses origines, à la vieille bourgeoisie de l'Ancien régime, active, laborieuse, appliquée à la culture intellectuelle, et dont les fils se haussaient, peu à peu par leurs mérites, aux fonctions publiques, et parfois au rang de la noblesse. Si nous nous reportons quatre siècles en arrière, nous trouvons les Maignien honorablement établis à Mersuay, modeste village de la Franche-Comté, dont les habitations se groupent à l'ouverture d'une verdoyante vallée creusée par les eaux de la Lantenne, dans les basses ramifications des monts Faucilles. Cette agglomération, considérée comme le berceau de la race, n'offrait à son activité ni ressources suffisantes, ni emplois en rapport avec les aptitudes de ses membres. Dès le xvi^e siècle, nous en voyons plusieurs pourvus de charges dans les

localités voisines de Mersuay; les uns, ecclésiastiques, desservent les paroisses, d'autres sont notaires ou occupent des offices de procureurs, de juges, de châtelains. La carrière des armes eut également des attrait pour eux, soit sous l'Ancien régime, soit à une époque plus rapprochée, et nous n'ignorons pas que deux Maignien, appartenant à la génération qui nous a précédés, furent de brillants officiers et parvinrent aux grades supérieurs de la hiérarchie militaire. De bonne heure, des branches se sont détachées de la souche originelle; l'une d'elles, fixée dans la capitale, a donné naissance à la tige grenobloise, représentée au XIX^e siècle par Charles-Ambroise-Napoléon Maignien, père de notre regretté conservateur. Porté, dès sa jeunesse, à l'étude des belles-lettres, Charles Maignien s'était voué à l'enseignement, et cette carrière, brillamment parcourue, lui a procuré les succès auxquels son savoir et un talent d'exposition des plus attrayants étaient d'ailleurs en droit de prétendre. En 1838, il était professeur de seconde au lycée de Grenoble et, dans ce poste, qu'il occupa durant deux années, la clarté de ses cours, l'aménité de son caractère, lui concilièrent rapidement l'affection de ses élèves, l'estime de ses collègues et la considération de la société, qui s'était empressée de l'accueillir. On était dès lors convaincu que l'avenir réservait au jeune professeur une chaire de l'enseignement supérieur. Ce fut donc, non seulement sans surprise, mais sous l'empire d'une vive satisfaction que les Grenoblois apprirent, en 1847, sa nomination aux fonctions de doyen chargé de réorganiser la Faculté des Lettres, supprimée depuis un tiers de siècle par le gouvernement ombrageux de la Restauration.

Charles Maignien, alors professeur à la Faculté de Lyon, invité à rejoindre son nouveau poste, en prévision de l'ouverture des cours pour la date habituelle de la rentrée, était venu s'installer à Grenoble dès le mois

d'octobre. Mais comme il attendait, avant peu, la naissance d'un enfant, il avait laissé M^{me} Maignien à Lyon, craignant pour elle, à la veille de l'événement, les fatigues d'un déplacement et les dangers d'un voyage, dans les lents et incommodes véhicules affectés aux transports.

Le 6 novembre 1847, la jeune mère donnait le jour à un fils. C'est dans ces circonstances que notre ami Edmond-Auguste Maignien, le futur conservateur de la Bibliothèque, est né à Lyon. A peine, toutefois, a-t-il respiré l'air de la vallée du Rhône, car M^{me} Maignien avait hâte de se rapprocher du père de son enfant, et, dès que son état le permit, toute la famille se trouva réunie.

L'esprit dégagé de préoccupations familiales, définitivement installé avec les siens, dans sa nouvelle résidence, Charles Maignien apporta le zèle le plus louable à l'organisation de la nouvelle Faculté. Mais comme la Municipalité n'avait rien préparé pour l'aménagement des locaux qui devaient lui être affectés, les travaux furent de plus longue durée qu'on ne l'avait prévu, et la séance solennelle d'inauguration ne devint possible que le 9 mars 1848.

Depuis, et pendant vingt-quatre ans¹, notre doyen, dans son enseignement de la littérature française, a tenu sous la séduction de sa parole les étudiants et la société grenobloise qui se pressaient autour de sa chaire. Un exposé lumineux, plein de sens, et toujours bienveillant dans sa critique, imposait sans effort à l'esprit des auditeurs l'admiration dont le savant professeur était pénétré pour les beautés et les chefs-d'œuvre des écrivains du grand siècle.

Ce charmeur, sympathique à tous ceux qui l'appro-

¹ M. Charles Maignien a pris sa retraite le 30 novembre 1871. Il est décédé à Grenoble le 6 août 1881.

chaient, était adoré des siens ; sa grande bonté, une indulgence sans bornes avaient fait naître dans le cœur de ses enfants la plus tendre affection. Par des causeries familières, il retenait leur attention, s'ingéniait à développer leur intelligence et donnait tous ses soins à leur formation morale. On conçoit l'influence heureuse que devaient exercer sur de jeunes enfants, sur leurs goûts, et plus tard sur le choix d'une carrière, ce milieu lettré, ces enseignements de littérature et d'histoire mis à leur portée, par des exemples, par des récits imagés et vivants. Le jeune Edmond en fut tout naturellement pénétré, et ces connaissances élémentaires laissèrent dans son esprit de fécondes et durables impressions.

Arrivé à l'âge où l'intelligence, suffisamment épanouie, peut retirer d'études plus fortes les meilleurs fruits et en apprécier l'importance, Edmond Maignien entra au lycée. Sous la direction éclairée des maîtres de cet établissement, il suivit avec succès le cycle de l'enseignement secondaire, mais, des divers éléments des programmes, aucune science ne captiva aussi profondément son esprit que l'histoire. Il se passionnait pour les événements du passé, et déjà sur les bancs, il rêvait d'en scruter les ombres et d'en écrire. En 1865, il avait achevé ses études.

Libéré des soucis de l'école, à l'âge heureux où miroitent les plus brillantes illusions, où tout prône la douceur de vivre, il songea moins à profiter de cette émancipation si chère à nos dix-huit printemps, qu'à satisfaire son goût pour l'histoire et une passion non moins vive pour les livres. Il aimait à fureter dans la bibliothèque paternelle ; ce n'était pas pour se perfectionner en littérature ou en sciences exactes, mais pour y puiser des connaissances sur les destinées, à travers les siècles, de la vieille terre dauphinoise, sur les phases successives de son organisation sociale. Ses camarades le surprenaient fréquemment arrêté devant les étalages

des bouquinistes, examinant avec attention quelque gothique défraîchi, ou les délicates illustrations d'une impression du XVIII^e siècle. D'autres fois, nous le rencontrons feuilletant, avec une visible satisfaction, un vieux bouquin qu'il venait d'acquérir, ou portant sous le bras sa serviette gonflée de vieux papiers. C'étaient des lettres, des autographes dont il avait déchiffré la valeur, des brochures qui l'avaient intéressé, et qu'il avait sauvés du pilon en fouillant la hotte d'un chiffonnier. Une trouvaille de ce genre le remplissait de joie, et c'est avec fierté qu'il soumettait à la critique de son père les documents qu'il avait eu la bonne fortune de découvrir. Après ses incursions dans les boîtes des bouquinistes, étalées alors sous la voûte de l'hôtel de ville, ou le long des grilles du jardin, son temps se passait dans les dépôts d'archives. Il ne possédait alors, on s'en rend compte, aucune connaissance propre à lui faciliter la lecture des manuscrits de la période médiévale. Ces documents étaient pour lui des énigmes, et, s'il parvenait à en déchiffrer quelques mots, quelques lambeaux de phrase, il ne se trouvait pas moins dans l'obligation de recourir à des lumières étrangères pour en achever la compréhension. A l'évêché, le bon chanoine Auvergne l'aidait de ses conseils, lui apprenait à distinguer les signes abrégatifs des vieux textes et lui enseignait les notions indispensables pour en pénétrer le sens. Dans les archives départementales, il rencontrait un ami de sa famille, Pilot père, qui en était conservateur. Ce savant historien, tout en le dirigeant avec la plus aimable affabilité dans ses recherches, en l'éclairant dans ses lectures, compléta son instruction paléographique.

Un an, à peine, s'était écoulé depuis sa sortie du lycée, que sa moisson de notes, recueillies dans les titres de l'évêché et des maisons religieuses, était assez abondante pour lui permettre la rédaction d'une *Notice sur le couvent des Dominicains de Grenoble*. Il a commencé ainsi

à sa dix-huitième année cette vie de labeur intellectuel, cette riche série de publications, dont la mort seule devait marquer le terme. Quelques mois plus tard, il communiquait à l'Académie delphinale un *Historique sur l'abbaye des Ayes*. Le secrétaire de la société donna lecture, dans la séance du 21 décembre 1866, de cette intéressante monographie de l'un des plus antiques monastères de la région, fondé par la dauphine Marguerite de Bourgogne, en 1141. La communication du jeune écrivain était un heurt discret à la porte de la docte compagnie; elle l'entendit et s'empressa de prononcer le *dignus intrare*. Sa candidature, mise aux voix dans la séance du 25 janvier 1867, réunit l'unanimité des suffrages, et l'auteur de l'étude sur le couvent des Ayes prit dès lors rang, comme membre correspondant, parmi les sociétaires de l'Athénée dauphinois.

L'attrait de Maignien pour nos fastes, sa passion pour les livres et les documents du passé qu'il se plaisait à colliger, tous ses goûts semblaient le prédestiner, dès sa jeunesse, à la direction d'un dépôt d'archives, à la conservation des richesses d'une bibliothèque; ses aspirations y tendaient. Une occasion de les satisfaire s'étant présentée en 1869, il eut garde de ne pas la laisser échapper.

A cette époque, la municipalité faisait édifier le monument destiné à abriter le Musée de peinture et la Bibliothèque. Les travaux touchaient à leur achèvement. M. Gariel, alors conservateur, en prévision de la prochaine installation, projetait un nouveau classement méthodique des manuscrits et des livres. Il désirait doter le dépôt confié à ses soins d'un catalogue destiné à remplacer celui incomplet, et devenu insuffisant, publié par Ducoin, en 1831. Un travail de cette importance nécessitait l'adjonction au personnel d'un collaborateur actif, ayant des connaissances suffisantes en littérature et surtout en histoire. Notre ami réunissait toutes les con-

ditions désirables de savoir et d'honorabilité; aussi sa candidature, proposée à la municipalité, fut agréée par préférence à celle de plusieurs autres Grenoblois, et, en exécution d'un arrêté du 30 mars 1869, il entra à la Bibliothèque en qualité d'employé attaché à la rédaction du catalogue.

Satisfait d'une modeste position en harmonie avec ses goûts, il se voua avec ardeur à l'accomplissement de sa tâche journalière, heureux de cette fréquentation intime avec les livres qui devaient être la préoccupation constante de sa vie. Ce qu'il appréciait le plus dans son emploi, c'était la possibilité de se documenter en vue d'ouvrages que son esprit entreprenant avait en projet. Cette existence paisible fut malheureusement bientôt interrompue. Nous arrivions aux jours néfastes de 1870 et le jeune bibliothécaire, tout à coup troublé dans son calme et ses occupations, tressaillit au bruit des armes. La guerre venait d'éclater, et la France, transformée en un vaste camp, appelait ses enfants à la défense des frontières. Comme toute la belle jeunesse, Maignien, plein d'enthousiasme et de foi dans les destinées de la patrie, ne doutait pas du succès et rêvait de prochaines victoires. Ses patriotiques conjectures entrevoyaient dans le triomphe final la gloire et l'agrandissement de la France. Aux accents du clairon sonnait le ralliement il répondit sans hésitation un des premiers, en rejoignant le casernement affecté à la garde nationale mobile. L'organisation des différents corps de cette réserve existait sur les contrôles, mais tout à fait incomplète, irrégulière. On n'avait pas compté sur un nombre d'hommes aussi considérable que celui qui se présentait. Les cadres de certaines unités étaient à créer en entier. Les chefs de corps réclamaient surtout des officiers de compagnie, et, à raison des circonstances, on exigeait des candidats plus d'instruction générale, de tenue et de bonne volonté que de connaissances militaires.

Soucieux de servir utilement son pays, estimant aussi que son instruction et quelques notions de maniement d'armes lui permettraient une suffisante autorité sur les jeunes gens de son âge, Edmond Maignien, encouragé par son frère, lieutenant de l'armée active, se décida à solliciter le premier galon d'officier. Sa demande fut accueillie et, le 10 août, le général Monnet signa sa nomination de sous-lieutenant et son affectation à la 6^e compagnie du 4^e bataillon des mobiles de l'Isère. Ce corps, sous les ordres du commandant de Barrin, se formait à Vienne, et le jeune officier fut invité à se présenter au plus tôt au chef de compagnie, le capitaine Contamin, et à se faire reconnaître.

On sait combien fut longue et difficile la formation des divers corps de la Garde mobile. Dès le début des hostilités, on s'aperçut que les magasins étaient dégarnis et, ce qui était plus grave, on constata que les arsenaux étaient vides. Tout était à créer, équipement, armement, intendance, transport. Nos mobiles, brusquement arrachés à la vie civile et à des positions diverses, études, comptoirs, ateliers, agriculture, étaient dépourvus des plus élémentaires notions de l'art militaire. Les officiers, appelés à remédier à ce défaut d'instruction, s'empresèrent de donner à leurs hommes les connaissances les plus indispensables pour une entrée en campagne que les événements rendaient urgente. De son côté, le sous-lieutenant Maignien s'appliqua avec le zèle le plus louable à s'acquitter de ses devoirs et, tout en progressant dans l'estime de ses chefs, il sut se concilier la confiance et le dévouement de ses hommes.

Au mois de novembre, l'instruction militaire ayant été jugée suffisante, nos jeunes Viennois furent appelés à faire partie du 18^e corps, à l'armée de la Loire. Ils constituèrent le 1^{er} bataillon du 73^e régiment de mobiles, qui compléta son effectif avec deux bataillons du Loiret. Dirigés sur l'Orléanais, et à peine arrivés et enrégimen-

tés, nos compatriotes furent mis en ligne. Ils reçurent le baptême du feu au combat de Beaune-la-Rolande, le 28 novembre. Le 18^e corps avait été chargé de reprendre deux communes du Loiret occupées par les Prussiens, Mézières et Juranville, dont la défense, solidement établie, offrait un redoutable obstacle à surmonter. Sous les ordres du général Crouzat, il s'acquitta brillamment de l'opération et remporta des avantages signalés à Ladon, Mézières, Juranville, Beaune-la-Rolande.

Les moblots étonnèrent, par leur élan et l'énergie de leur attaque, les vieux guerriers qui commandaient les divers corps. « Ils firent preuve, nous apprend le général d'Aurelles de Paladines, d'un courage d'autant plus méritoire qu'ils avaient à supporter de grandes souffrances produites par leur misère et leur dénûment. Ils se battirent admirablement; leurs officiers, inexpérimentés, mais jeunes et vigoureux, leur donnèrent l'exemple du courage et du sacrifice¹. »

Maignien était un de ces officiers dont le général en chef fait l'éloge; il se montra toujours ferme et résolu à la tête de ses hommes, soit que l'ordre eût été donné de les maintenir solidement au feu, soit qu'il eût paru nécessaire de les entraîner à l'attaque. De leur côté, les Dauphinois soutinrent sans défaillance la réputation de bravoure qui, de tout temps, a distingué nos compatriotes.

La conduite du corps dont ils faisaient partie fut jugée si brillante, que le gouvernement de la Défense nationale en rendit un hommage public par un décret, dont l'article 1^{er} est ainsi conçu : « Le 18^e corps de l'Armée de la Loire a bien mérité de la patrie. »

Nos braves, fiers de leurs succès, comptaient bien se

¹ *La première armée de la Loire*, p. 242.

maintenir sur leurs positions et garder leurs conquêtes. Le résultat général de la journée en décida autrement; l'ordre de battre en retraite leur fut donné et ils durent abandonner, la mort dans l'âme, ces positions qui leur avaient coûté tant d'efforts et de sang. Les lourdes pertes éprouvées par le régiment nécessitèrent son évacuation sur Gien, où se fit la réorganisation et où les effectifs, dont les rangs se trouvaient trop éclaircis, furent reconstitués.

A cette époque, le général Bourbaki fut chargé d'organiser une armée appelée à se diriger dans l'Est, et destinée à faire lever le siège de Belfort et à couper les communications de l'ennemi avec les Vosges et l'Allemagne. Nos moblots viennois eurent le malheur de prendre part à cette expédition, organisée hâtivement, sans préparation suffisante, et vouée au plus lamentable désastre, par l'incurie des dirigeants et les rigueurs d'un hiver qui accusait 18 degrés de froid. Parti de Gien le 19 décembre, le 18^e corps fut transporté par les voies ferrées en Bourgogne; le trajet normal s'effectuait en quelques heures, mais, depuis l'ouverture des hostilités, le service était si défectueux que nos malheureux compatriotes, grelottant de froid dans les wagons, manquant de vivres, mirent huit jours pour parvenir à Chagny. Une entrée en campagne aussi fatigante déprimait le moral des hommes; néanmoins, elle ne détourna pas nos moblots de leur devoir; la vue de l'ennemi raviva leur ardeur et, dans tous les engagements, ils se conduisirent en braves. Mais que pouvait la vaillance de nos soldats contre les intempéries du plus rude des hivers, contre les fautes de nos gouvernants? L'armée de l'Est échoua dans sa mission et fut entraînée dans une catastrophe. On n'a pas oublié que l'armistice, conclu et signé par Jules Favre, avait omis de comprendre cette armée dans la suspension des hostilités. Cette exclusion impardonnable, ignorée du général en chef, et

dont les Allemands avaient profité pour tenter l'encerclement de nos troupes, obligea celles-ci à se réfugier en terre helvétique. Dans la retraite qui en fut la conséquence, effectuée au milieu de la neige, sous une température sibérienne dont souffrirent cruellement nos soldats, le 73^e régiment de mobiles fut un des corps qui cédèrent le moins à la démoralisation; aussi eut-il l'honneur d'être placé à l'extrême arrière-garde pour soutenir la retraite. La poursuite de l'ennemi, de plus en plus pressante, à mesure qu'on approchait de la frontière, obligeait l'arrière-garde à de fréquents engagements. Dans de semblables rencontres, si le rôle d'un lieutenant est modeste, il n'est pas moins important. Maignien le comprenait ainsi; il avait conscience de ses devoirs et les remplissait avec autant de dignité que de courage. La situation devenait-elle critique, à la tête de ses hommes, les encourageant, leur donnant l'exemple, il n'hésitait pas à saisir un fusil et à faire le coup de feu. C'est ainsi qu'il prit la part la plus active aux luttes engagées pour faciliter à l'armée l'accès de la frontière. Après un dernier combat livré au pied du fort de Joux, le 73^e, avec la brigade dont il faisait partie, ne pénétra en Suisse que le 2 février, alors que le matériel de l'armée était en sûreté et que les autres corps avaient déjà pris pied sur le sol helvétique; il laissait derrière lui 900 hommes, en morts, blessés ou malades.

La plus généreuse sollicitude présida à la réception de nos infortunés soldats. « La Suisse se montra plus qu'hospitalière; les Français furent reçus comme des compatriotes; toutes les classes de la société rivalisèrent d'empressement et de tendres soins à leur égard ¹. » Un accueil aussi sympathique allégea les douleurs morales de nos soldats, autant que le séjour au milieu de

¹ Freycinet, *La guerre en province*, p. 325.

cette population bienfaisante contribua à leur rétablissement physique.

Interné à Lucerne, le lieutenant Maignien n'eut qu'à se louer de son séjour dans cette ville. Il était arrivé très fatigué, amaigri, déprimé; il se remit rapidement et, lorsque le gouvernement suisse, après la conclusion de la paix, accorda l'exeat à notre armée, il ne gardait plus que le souvenir des souffrances endurées. Le département fédéral avait donné des ordres pour que les internés fussent libérés les 6 et 7 mars. Notre ami se hâta de regagner sa ville natale, heureux d'embrasser ses excellents parents, qu'il n'avait pas vus depuis sept mois, et de se retrouver dans cet intérieur tout imprégné d'affection.

Après les effusions réciproques du cœur, si chères à ceux qui ont souffert, après quelques mois de repos, Edmond Maignien s'inquiéta de reprendre son poste à la Bibliothèque. M. Gariel reçut affectueusement son ancien employé, mais le détourna de cette voie, en lui faisant observer combien étaient minimes les émoluments affectés aux emplois de cet établissement. Il lui représenta que la place de conservateur, lorsqu'il prendrait sa retraite, était réservée au bibliothécaire adjoint, M. Robert, et que, pour longtemps encore, tout avancement était arrêté. Sa famille apprécia ces raisons plus que notre ami. Une note de sa main, retrouvée dans ses papiers, nous dévoile et le vif désir qu'il aurait eu de reprendre ses occupations, et les regrets qu'il éprouvait de les abandonner. Il céda cependant aux considérations invoquées par ses parents qui recherchaient pour lui une position plus lucrative.

Mais, s'il se détourna de cette carrière, à laquelle ses goûts et ses aptitudes devaient le ramener, il n'abandonna ni ses recherches de livres, ni ses études historiques. Durant cette période qui lui laissait l'entière disposition de son temps, il fut de nouveau l'un des tra-

vailleurs assidus de nos dépôts publics et fit surtout de longues stations dans la salle d'archives des notaires, dont il compulsait patiemment les nombreux protocoles, prenant soin d'en extraire les éléments qu'il jugeait intéressants pour l'histoire et la bibliographie. Un travail aussi aride, compliqué par les difficultés que présente la lecture des anciens textes, ne le rebutait pas, et ses abondantes moissons, loin de rester improductives, étaient classées et mises en œuvre. Ses parents ne voyaient pas d'un mauvais œil de semblables occupations, mais plus soucieux de l'avenir que l'imprévoyante jeunesse, ils pressaient leur fils d'y songer, en abordant une situation pouvant lui permettre de se constituer un foyer indépendant. On lui offrait alors une place dans les bureaux de la Compagnie des chemins de fer, en résidence à Grenoble; il se rendit aux conseils de ses proches et se décida à accepter, mais nous ne surprendrons pas ceux qui l'ont connu, en ajoutant que ce fut sans enthousiasme. Il était cependant assuré de parvenir à un poste élevé dans cette société; son instruction, son aptitude au travail devaient lui en faciliter l'accès, il ne lui fallait de plus que l'amour de sa nouvelle profession; il n'en était pas pénétré. L'emploi auquel il était affecté, sans rapport étroit avec l'intelligence, l'intéressait peu; une décevante uniformité d'occupation le décourageait et dirigeait ailleurs ses aspirations. Sa pensée ne cessait d'envisager un retour à cette Bibliothèque où il avait trouvé d'intimes satisfactions. La réalisation de ce rêve se fit attendre six ans.

Dans les derniers jours de l'année 1879, la municipalité lui offrit, en considération de ses connaissances et des services précédemment rendus à la Bibliothèque, le poste de conservateur adjoint de cet établissement, vacant par la retraite de M. Robert. D'autres titres l'avaient encore recommandé, comme lettré, au choix de l'édilité grenobloise : nous avons rappelé son élection

à l'Académie delphinale; il était aussi correspondant de la Société d'Archéologie de Paris et membre de la Société d'Archéologie de la Drôme. Il entra en fonctions le 1^{er} janvier 1880 et, trois années durant, il fut le collaborateur de M. Gariel. Lorsque ce conservateur fit valoir ses droits à la retraite et se retira, la municipalité n'hésita pas à lui confier la direction de nos riches collections. La longue période qui l'avait tenu éloigné de ce dépôt, quoique moins propice à l'étude et aux productions historiques, n'était pas restée stérile; sa bibliographie, dotée de plusieurs brochures, nous édifiera à ce sujet. Il avait notamment repris, dès 1873, la publication de *Généalogies et armoiries dauphinoises*, commencée avant la guerre, et que les événements avaient interrompue. Cet historique de la noblesse, à raison du grand nombre de familles à commémorer, devait constituer une œuvre considérable. Il est malheureusement resté inachevé; un volume seul a paru.

Réinstallé au milieu de ces manuscrits, de ces chers livres qui offraient à son activité les sujets d'études les plus variés, les sources les plus abondantes, il reprit avec ardeur ses exhumations historiques, et donna dès lors au public des ouvrages, dont nous verrons l'importance s'accroître jusqu'à son décès.

Le fruit de ses premiers travaux, après sa rentrée à la Bibliothèque, fut réservé à l'Académie delphinale qui l'avait désigné pour remplacer, en qualité de membre titulaire, M. Patru, professeur de philosophie à la Faculté. Maignien mit le plus louable empressement à s'acquitter envers la société de l'honneur qui lui était conféré. Il avait été élu le 5 décembre 1879, ses collègues eurent le plaisir d'entendre son discours de réception dans la séance du 13 février suivant. Le thème choisi est une étude, écrite en un style précis, solidement documenté, sur la vie publique et l'administration de Raoul de Vienne, sire de Louppy, l'un des premiers gou-

verneurs de la province, après la cession du Dauphiné à la France. Investi de la direction des affaires publiques, peu après le désastreux traité de Brétigny qui livrait aux Anglais la moitié du territoire, ce personnage se montra, dans ces circonstances difficiles et en pleine anarchie, administrateur avisé autant qu'homme de guerre vigilant. Son autorité ne fut ni oppressive ni ruineuse et il eut le mérite, en ces temps de calamités, de préserver le pays de la guerre qui désolait le centre et le Nord de la France¹. Les éléments de cette notice, sur un personnage dont les faits et gestes avaient échappé à nos vieux chroniqueurs, étaient extraits d'un rouleau de 25 peaux de parchemin, que Maignien avait découvert dans les titres de l'ancienne Chambre des Comptes, et dont la note suivante avait attiré son attention : *Computum domini Radulphi de Louppy, quondam gubernatoris Dalphinatus, tam de receptis et missis per ipsum factis, quam de viaggiis per ipsum factis, pro manutentione et deffensione patrie*. Embrassant toute la gestion dauphinoise de Raoul de Louppy de 1361 à 1369, ce compte, intéressant par les menus détails dans lesquels le scribe est entré, constitue un document précieux pour l'histoire de la province. Le président de l'Académie, Fialon, répondant au discours, après un aperçu sur le gouvernement du sire de Louppy, félicite le récipiendaire de sa communication en ces termes : « L'Académie, Monsieur, vous remercie de lui avoir fait connaître ce personnage vraiment original, mélange de diplomate et de soldat, dont les actes pourtant avaient passé inaperçus, dont on n'avait guère retenu le nom que pour le défigurer. Cette découverte n'est pas votre coup d'essai dans la lente et obscure investigation du

¹ Raoul de Vienne, sire de Louppy, gouverneur du Dauphiné, octobre 1361-septembre 1369. *Bulletin de l'Académie Delphinale*, 3^e série, XVI, p. 35.

passé. Déjà vous aviez établi la succession des évêques de Grenoble¹, et voilà qu'aujourd'hui, grâce à ces recherches qui, si elles s'exercent dans le silence et donnent peu de gloire, n'en fournissent pas moins les matériaux avec lesquels s'édifie l'histoire, vous nous révélez huit années de notre existence provinciale. Aussi nous félicitons-nous de vous avoir ouvert les portes de l'Académie, mais en vous priant de nous aider par votre connaissance de nos vieux monuments, par votre sagacité à démêler ce qu'ils ont d'important, par votre patience à les contrôler l'un par l'autre, à reconstituer nos antiquités dauphinoises et, si je puis ainsi parler, à retrouver tous nos titres de famille. »

Cet éloge flatteur était aussi un encouragement; Maignien y fut sensible et s'empressa d'y répondre avec éclat par de nouvelles productions. Il se rendit aussi aux désirs qu'il avait entendu exprimer dans la séance de l'Académie, en publiant quelques années plus tard, en collaboration avec le savant chanoine Ulysse Chevalier, le texte intégral du compte qui avait formé le sujet de son discours².

Dans l'intervalle des deux publications consacrées au sire de Louppy, nous voyons paraître un des volumes les plus importants sortis de la plume de Maignien, œuvre éclose sous l'inspiration de l'Académie delphinale, et de premier ordre pour l'histoire et la bibliographie. Depuis longtemps, les origines de l'imprimerie à Grenoble préoccupaient la société lettrée. Les notes rédigées par Gariel, pour le dictionnaire de géographie de Deschamps, et insérées dans cet ouvrage, n'étaient qu'une

¹ *Notes chronologico-historiques sur l'évêché de Grenoble*, de 1151 à 1237, Grenoble, 1870, et *Notes historiques sur l'évêché de Grenoble*, de 1237 à 1338, Grenoble, 1877.

² *Compte de Raoul de Louppy*, Romans, s. d. Forme la 40^e livraison supplémentaire du *Bulletin d'histoire ecclésiastique et religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*.

relation sommaire de l'introduction de l'imprimerie dans notre ville. Elles avaient piqué la curiosité sans la satisfaire; on désirait mieux et plus. C'est dans ces vues que l'Académie delphinale mit au concours un historique de l'imprimerie, dans notre ville, depuis son origine. Une médaille d'argent devait être la récompense du lauréat.

Personne, plus que le nouveau conservateur, n'était capable de répondre à l'invitation et de mener à bien l'œuvre proposée. Les archives départementales et celles de la municipalité lui avaient livré d'utiles matériaux. Il avait longuement exploré le riche dépôt de la Chambre des notaires, et les protocoles l'avaient exactement renseigné sur divers personnages ayant habité, ou seulement séjourné dans nos murs. Les imprimeurs et les libraires n'avaient pas été oubliés dans ses investigations; il avait sous la main la plupart des productions typographiques de la province, enfin les bibliothèques particulières lui étaient ouvertes avec le plus grand empressement. Il sut en profiter, et, si on examine son travail, on reconnaît qu'il n'a négligé aucune source d'information et qu'il est parvenu à la composition d'un ouvrage des plus complets¹. Il l'a divisé en trois sections : la première contient une biographie succincte des imprimeurs; la deuxième est consacrée aux libraires; dans la troisième, de beaucoup la plus développée, l'auteur décrit, par ordre chronologique, les livres et brochures, au nombre de 1.464, publiés à Grenoble du xv^e siècle aux veilles de la Révolution. Les quatre siècles que ces éléments embrassent ont naturellement leur point de départ à la date qui vit paraître ici la première impression, c'est-à-dire en 1490. Cette année-là, l'art de Gutenberg fut introduit dans la capitale du Dauphiné par un typographe du nom d'Etienne Foret. Maignien

¹ *L'imprimerie, les imprimeurs et les libraires à Grenoble, du xv^e au xviii^e siècle, Grenoble, 1884.*

le considère comme un de ces imprimeurs nomades voyageant avec leur bagage professionnel. Sans rejeter absolument cette opinion, nous serions disposé à envisager une conjecture différente. Ce nom ne se retrouvant sur aucune autre impression, étant inconnu dans les villes dotées alors d'atelier, Etienne Foret nous apparaîtrait comme le collaborateur, l'ouvrier d'un imprimeur établi dans une ville voisine, Lyon par exemple. Expert dans son art, il aurait été envoyé à Grenoble, muni du matériel nécessaire, à la demande du Parlement, désireux d'obtenir, par les nouveaux procédés, un certain nombre d'exemplaires d'un ouvrage de jurisprudence jouissant à cette époque d'une autorité incontestée : *Decisiones Guidonis Papæ*.

Pour l'impression de ce recueil, E. Foret avait installé ses casses et sa presse dans une maison faisant face à l'église Sainte-Claire. C'est là qu'il mit au jour ce précieux incunable, dont les exemplaires sont de la plus insigne rareté. Le temps qu'il consacra à ce travail nous est inconnu, mais, par une mention qui suit le texte, nous savons qu'il l'acheva le 29 avril 1490.

L'œuvre de Maignien dépassait de beaucoup le cadre du simple mémoire mis au concours. Aussi, lorsque le manuscrit fut présenté à la commission d'examen, les membres qui la composaient : MM. Chaper, l'abbé Giron et Prudhomme, décidèrent sans hésitation de décerner le prix à leur collègue Maignien. D'autre part, la médaille primitivement offerte leur parut insuffisante, hors de proportion avec le mérite de l'auteur, et l'un des membres du jury y joignit un prix de cinq cents francs ¹.

Ce premier travail sur l'imprimerie sera complété, en 1891, par la *Bibliographie historique du Dauphiné pendant la Révolution*. L'importance des événements

¹ Séance de l'Académie du 25 avril 1884.

dont Grenoble fut le théâtre, dans les dernières années du XVIII^e siècle, l'énergique persistance de nos ancêtres à réclamer des réformes et à lutter contre le pouvoir royal pour les obtenir, ont donné naissance à une infinité de brochures. Les décisions des assemblées de Vizille et de Romans, qui ouvrirent l'ère de la Révolution et influèrent si profondément sur les premières délibérations de l'Assemblée nationale, en accrurent le nombre. Aux historiens de cette période d'ardente activité sociale et politique, Maignien a ouvert la plus riche des mines en leur signalant les impressions qui s'y rapportent, pamphlets, adresses, arrêtés, relations, pièces diverses, dont beaucoup sont d'une excessive rareté. Grâce aux plus minutieuses recherches, non seulement dans les dépôts publics, mais encore dans les bibliothèques privées, l'auteur a décrit, en trois volumes, plus de trois mille publications, et, quand le titre de l'article catalogué ne lui a pas paru suffisamment explicite, il a eu soin de le faire suivre d'une courte analyse.

Au cours de sa moisson de notes dans les minutes des notaires, notre ami avait eu son attention attirée par les noms, fréquemment rencontrés, de Dauphinois adonnés au culte des arts. Cette découverte lui avait suggéré l'idée d'un travail non moins intéressant que celui récemment achevé, et, dans ses lectures, il ne négligea pas d'en recueillir les matériaux. Son projet était de tirer de l'oubli les artistes qui s'étaient fait connaître du XIV^e siècle à la fin du XVIII^e¹. « La matière était neuve et tout était à faire; l'auteur n'avait pas à compter sur des travaux antérieurs. » Cet ouvrage, malgré sa longueur et la diversité des éléments mis en œuvre, fut composé en même temps qu'étaient réunis les matériaux

¹ *Les artistes grenoblois, architectes, armuriers, brodeurs, graveurs, musiciens, orfèvres, peintres, sculpteurs, tapissiers, tourneurs, etc.* Notes et documents inédits, Grenoble, 1887.

destinés à la bibliographie de la Révolution; il forme un superbe volume de près de 400 pages. Les noms des Dauphinois, au nombre de 1.200, jugés dignes de figurer dans ce panthéon, sont disposés par ordre alphabétique, et chaque article comprend quelques mots de biographie et, pour plusieurs, la description des œuvres de l'artiste et des documents se rapportant à l'histoire de l'art.

C'était une révélation qui vint surprendre nos concitoyens, car on était porté à croire que les beaux-arts avaient eu peu d'adeptes sur les rives de l'Isère. Et, cependant, si quelques-uns des noms sont ceux de simples artisans, sur lesquels la plume de l'écrivain a sagement glissé, un certain nombre sont de véritables maîtres dont les productions étaient peu connues. L'importance d'une biographie de ce genre, son utilité, la précieuse contribution apportée par Maignien aux rares notions que nous possédions avant lui sur l'art et les artistes, ne laissèrent pas indifférente la société lettrée de notre ville. Tous ceux qui s'intéressent à la vie de nos aïeux, heureux de s'initier à leur génie, à leurs talents, saluèrent l'apparition de ce livre et s'empressèrent d'adresser leurs félicitations à l'auteur.

Après cette exploration dans le domaine des beaux-arts, notre distingué conservateur entreprit des études et des travaux désirés depuis longtemps, et qui devaient être hautement appréciés du public fréquentant la Bibliothèque. Dans ce riche dépôt, trois fonds avaient plus spécialement attiré son attention et étaient l'objet de ses soins : celui des manuscrits, la série des incunables et la nombreuse bibliothèque d'ouvrages dauphinois. Tous trois constituaient d'intéressants éléments de travail, dont il avait commencé l'analyse et qu'il désirait mettre au jour.

Les manuscrits de Grenoble réservent aux chercheurs, aux historiens, la source la plus abondante, la plus fé-

conde dont une bibliothèque provinciale puisse s'enorgueillir. On appréciera son importance par son origine, par les apports et les dons qui sont successivement venus l'enrichir. L'établissement d'une bibliothèque publique dans notre ville doit son éclosion à une souscription ouverte en 1772, pour l'acquisition des 34.000 volumes composant la bibliothèque de l'évêque Jean de Caulet. Ce prélat érudit, qui trouvait dans une fortune de grand seigneur les moyens de satisfaire ses goûts, avait réuni sur ses tablettes, indépendamment de précieuses impressions, un grand nombre de « pièces intéressantes tant pour l'histoire civile que pour l'histoire littéraire ». Son esthétisme le portait à collectionner aussi les livres d'heures enluminés, les manuscrits miniaturés et richement décorés, joyaux que la Ville est fière d'étaler dans ses vitrines pour les soumettre à l'admiration des visiteurs. Cette collection s'augmenta quelques années plus tard, en exécution des lois de confiscation du gouvernement révolutionnaire. Les manuscrits, les livres des maisons religieuses supprimées, furent pour la plupart attribués à notre établissement, mais, de tous les versements dont il fut appelé à bénéficier, aucun ne peut être comparé à celui provenant du monastère de la Grande-Chartreuse. « Les manuscrits qui en dépendaient forment incontestablement, tant par leur nombre que par leur qualité, l'élément capital du cabinet des manuscrits. » Durant le XIX^e siècle, des dons provenant des papiers d'hommes célèbres, d'écrivains, ou des collections d'érudits, ont accru le nombre et l'importance historique de cette série. Assez négligée par les précédents bibliothécaires, elle n'était que difficilement accessible aux travailleurs, à qui manquait le fil d'Ariane propre à les diriger au milieu de vieux parchemins, d'innombrables papiers, d'archaïques écritures. Beaucoup de ces documents étaient entassés sans ordre, et la plupart se trouvaient disséminés au milieu des imprimés. La première

chose à faire était de les rechercher, de les réunir, de les classer et d'en constituer un fonds. Maignien s'occupait de ce travail long et minutieux qui fut terminé en 1888. Il était, dès lors, possible d'en dresser le catalogue; mais, comme il s'agissait de déchiffrer et d'analyser 2.089 titres divers ou recueils, se subdivisant en 12 ou 15.000 pièces, notre conservateur fut heureux d'avoir pour collaborateurs M. Paul Fournier, savant doyen de la Faculté de Droit, futur membre de l'Institut, et M. Prudhomme, archiviste départemental. Ces deux paléographes et notre conservateur se sont partagé la rédaction. M. Fournier a notamment décrit les manuscrits antérieurs au xvi^e siècle. Ce catalogue, d'une importance capitale pour nos fastes, fut achevé en 1889, et forme un superbe volume imprimé la même année¹.

Les dons de divers papiers, entrés depuis lors à la Bibliothèque, ont nécessité un supplément à cet inventaire. Les 395 articles qui le composent ont été décrits par notre conservateur et l'impression en fut donnée en 1902².

Dans la période qui s'est écoulée de 1883 à 1890, la revue *Le Dauphiné* a soumis à ses lecteurs une série d'articles consacrés aux ouvrages anonymes et pseudonymes. Ils nous dévoilaient les noms des auteurs qui se sont abstenus de signer leurs écrits, ou qui ont cru bon de dissimuler leur personnalité sous un pseudonyme. Ces études, signées *Un bibliophile*, étaient l'œuvre de Maignien, qui se fit connaître seulement lorsque ses identifications eurent épuisé les lettres de l'alphabet. Les articles épars furent alors réunis en un volume, mis au jour en 1892, sous le titre de *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes du Dauphiné*. Fruit de pa-

¹ *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France, départements*, IV, Grenoble, Paris, 1889.

² *Supplément au catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, Grenoble, Paris, 1902.

tientes et longues recherches, riche de la découverte de 2.888 noms, ce répertoire, fort apprécié des bibliophiles et des historiens, est venu combler, à la satisfaction générale, une lacune de nos annales littéraires.

Tout en donnant ses soins à cette publication, notre ami n'avait pas interrompu l'exécution du programme qu'il s'était tracé, concernant les richesses les plus précieuses des collections dont il avait la garde. Le fonds des incunables, dont il s'était occupé depuis l'achèvement du catalogue des manuscrits, après avoir été réorganisé, complété et classé, fut l'objet d'une description volume par volume. Un travail de ce genre aurait pu se produire sous la forme d'une aride nomenclature, dénuée d'intérêt; l'auteur l'a autrement exécuté. Il nous fait connaître, pour chaque imprimé, le nombre de feuillets et de lignes, l'enluminure, le filigrane du papier, les particularités et l'état de la reliure. L'auteur mentionne aussi les ex-libris, les marques des imprimeurs et des libraires, ainsi que la provenance.

Comme pour les manuscrits, la bibliothèque de la Grande-Chartreuse a constitué, en grande partie, le fonds des incunables. Sur les 614 volumes analysés, près de la moitié proviennent de ce monastère et y furent apportés par deux religieux lettrés qui s'y retirèrent au XVI^e siècle : Laurent Blumeneau et François Dupuy. Les Dauphinois que Maignien a décrits avec la plus grande attention sont : 1^o *Decisiones Guidonis Papæ*, que nous avons précédemment signalées; 2^o *Statuta provincialia concilii viennensis*, imprimés à Vienne par Jean Solidi, en 1478; 3^o *Missale ad usum ecclesiæ gratianopolitanæ*, imprimé à Grenoble par Jean Belot, de Rouen, en 1497; 4^o *Statuta synodalia nova episcopatus gratianopolis*; impression de 1495. Ce travail, condensé dans un magnifique volume de 498 pages, édité en 1899¹,

¹ *Catalogue des incunables de la Bibliothèque municipale de Grenoble, Mâcon, Protat frères.*

enrichit, par d'heureuses découvertes, les annales typographiques du xv^e siècle. Il leur fournit un appoint de 167 éditions non mentionnées dans le Répertoire de Hain, et de vingt ouvrages qui n'avaient jamais été cités, jusqu'alors, dans aucun catalogue¹.

Savant bibliographe et ardent collectionneur, Maignien ne pouvait se désintéresser d'une association ayant pour objet le culte du livre. C'est même avec enthousiasme qu'il en accueillit l'idée, et, après avoir, l'un des premiers, donné son adhésion à la constitution d'une Société de bibliophiles, il a, plus que personne, contribué à sa prospérité. Au mois de décembre 1904, MM. Ferrand et Vellein, dans le but d'établir un lien entre les collectionneurs, invitaient, par la voie de la presse, les amis des livres à se réunir le 19 du même mois, à l'Hôtel de Ville de Grenoble, pour se concerter sur la constitution d'une Société de bibliophiles. A cette première réunion, un comité provisoire était formé et, peu après, à la séance de fondation, le 9 janvier, on fut heureux de voir notre ami accepter les fonctions de secrétaire. Aussitôt élu, il s'adonna avec ardeur à la rédaction, à la publication du bulletin. Il ne cessait de presser ses collègues d'y collaborer; pour lui, ses rédactions ne faisaient pas attendre l'imprimeur, il était toujours prêt. Jusqu'à sa mort, il a été l'âme de la *Revue*, dont il a constamment assumé la publication. Les quatre volumes parus contiennent 111 articles; sur ce total et non comprise la bibliographie qui est entièrement son œuvre, il en a écrit 42, et tous peuvent figurer parmi les plus intéressants, par l'imprévu, l'inédit des sujets traités. Les miettes historiques les plus variées, de courtes notices biographiques, des anecdotes, des descriptions, des correspondances, des poésies, des incidents de la Réforme

¹ Introduction à ce catalogue.

et de la Révolution, ont occupé sa plume. Huit années durant, soit en qualité de secrétaire, soit comme président, il a non seulement dirigé, mais surtout enrichi la *Petite revue*.

La dernière partie du programme de Maignien se rapportait au fonds dauphinois, auquel il attachait le plus vif intérêt et dont il désirait faire connaître les richesses au public. Son rapport, adressé à la municipalité en 1900, est conçu dans cet esprit : « Nous avons actuellement, dit-il, deux catalogues imprimés, il conviendrait d'entreprendre l'impression du catalogue méthodique des ouvrages relatifs à l'histoire du Dauphiné. Le public ne connaît pas les richesses de nos collections dauphinoises, qui comprennent environ 25.000 numéros. Ce catalogue serait donc d'une très grande utilité à tous les travailleurs qui s'occupent d'histoire provinciale. » Pour la réalisation de ce projet, il demandait seulement le maintien, au budget de la Ville, du crédit annuel de 500 francs affecté aux impressions de la Bibliothèque. La proposition sommeilla cinq ans avant de sortir des cartons municipaux et, en 1905 seulement, il obtenait l'autorisation nécessaire. Il mit aussitôt sous presse et, l'année suivante, il eut la satisfaction de présenter à M. le Maire et de mettre à la disposition du public le tome premier du catalogue dauphinois contenant, sous 8.411 numéros, la nomenclature des ouvrages consacrés à l'histoire générale de la province, à la topographie, à l'histoire ecclésiastique, à la noblesse, à l'archéologie. Les volumes se succédèrent ensuite sans interruption, de deux en deux ans, et, en 1914, paraissait le cinquième¹. Les deux derniers nous donnent les manuscrits et imprimés concernant les villes, bourgs et villages du départ-

¹ *Catalogue des livres et manuscrits du fonds dauphinois de la Bibliothèque municipale de Grenoble.* — Le travail de Maignien est divisé en quatre tomes qui forment cinq volumes.

tement, dont le classement répond aux lettres de l'alphabet. La ville de Grenoble occupe en entier le cinquième, qui se termine par un article portant le n° 31.608.

Maignien se montrait fier de ce catalogue qu'il considérait comme le couronnement de sa carrière, et il ne doutait pas de le conduire à bonne fin. L'impression du sixième volume fut entreprise sans retard, plusieurs feuilles en ont été tirées. En nous les montrant, il nous disait : « J'en aurai bientôt fini avec les villes et communes. Vienne seule exigera une longue nomenclature, les autres agglomérations qui restent à cataloguer ne sont pas riches. »

Hélas ! les jours de ce digne ami étaient comptés, il ne devait voir ni l'achèvement de son œuvre, ni la réalisation de rêves et projets caressés pour l'époque prochaine de la retraite, ni le rayonnement de la victoire, que le vieux guerrier de 1870 appelait de ses vœux les plus ardents.

Les travaux de notre savant conservateur n'avaient point vu le jour sans éveiller, en même temps que l'attention des érudits, la sollicitude des pouvoirs publics. Edifié sur son savoir et sur ses mérites, le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts l'honora, au mois de décembre 1886, du titre de correspondant. En lui faisant part de sa nomination, ce haut représentant du pouvoir l'assurait qu'il était heureux de reconnaître ainsi les services rendus à son administration. L'année suivante, la boutonnière de Maignien s'ornait du ruban violet et, en 1896, il était promu officier de l'Instruction publique. Jamais rosette ne fut mieux méritée ; c'était un témoignage de reconnaissance publique et de considération auquel lui donnaient droit trente années consacrées à la science, l'importance de ses productions, le recueillement et la dignité de sa vie. Ces distinctions honorifiques successives, reçues avec satisfaction, étaient cependant pour lui des surprises. Ceux qui l'ont connu

n'ignorent pas qu'il était ennemi des sollicitations et savent combien il était peu enclin à rechercher les relations politiques, les influences qui auraient pu lui être utiles et servir ses intérêts.

En rappelant quelques-unes des œuvres de Maignien, nous n'avons fait qu'aborder sa bibliographie; celles analysées sont assurément les plus importantes, mais elles ne donnent qu'un aperçu sommaire sur ses écrits. Il a fourni un grand nombre d'articles aux revues et aux journaux, traité dans de nombreuses brochures des sujets d'histoire locale, publié des généalogies, des biographies, des documents inédits. Enfin, nous savons qu'il laisse manuscrits : 1° En quinze cartons, les éléments d'une biographie du Dauphiné¹; 2° Un supplément à l'histoire de l'Imprimerie; 3° Un supplément à son Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes; 4° Une bibliographie des ouvrages imprimés à Valence; 5° Une bibliographie des ouvrages imprimés à Vienne; 6° Une bibliographie des ouvrages imprimés à Tournon.

En présence du nombre et de l'importance de ces travaux, on est porté à se demander comment ce fonctionnaire, retenu durant le jour à son poste, a pu les élaborer. Il est certain que ses heures libres de la journée n'auraient pas suffi, il y suppléait en écourtant son sommeil. C'était la nuit, dans le calme et durant le repos des siens, qu'il étudiait, rédigeait, corrigeait ses épreuves. Les voisins étaient accoutumés à voir de la lumière dans son cabinet bien avant dans les ténèbres, et ces veillées prolongées faisaient le désespoir de sa famille.

Maignien a ainsi peiné, non seulement pour ses con-

¹ Sur notre proposition, appuyée par le Comité de la Bibliothèque, M. le Conservateur a acquis ces documents biographiques qui font actuellement partie des richesses de la Bibliothèque.

temporaires, mais plus encore pour les écrivains de l'avenir ; il a semé à pleines mains et leur a préparé de faciles et fructueuses moissons. Ses recueils bibliographiques sont appelés à rendre les plus précieux services. Tous les fervents du culte de l'histoire, les travailleurs adonnés aux recherches scientifiques, les curieux de la littérature de nos ancêtres, qui voudront profiter des immenses ressources de la Bibliothèque municipale, recourront, dès l'éclosion de leurs projets, aux répertoires du regretté conservateur. Ce sont des guides sûrs qui les dirigeront dans leurs recherches, les éclaireront sur les documents et les auteurs appelés à leur être utiles. Avant la publication de ces catalogues, les travailleurs étaient dans l'impossibilité de se diriger seuls dans la recherche des sources auxquelles ils devaient puiser. Les manuscrits, documents de premier ordre, étaient peu connus et difficilement accessibles, les ouvrages dauphinois n'étaient pas classés dans un fonds spécial, et, de ces textes, on ignorait le nombre et on savait moins encore les sujets. Maignien lui-même, avant le classement, n'évaluait, on l'a vu, les ouvrages dauphinois qu'à 25.000, et sa publication, inachevée, en a déjà révélé plus de 31.000. On se rend compte des difficultés qu'un débutant dans la carrière d'écrivain rencontrait pour réunir ses matériaux, à défaut de catalogue. Il ne pouvait réussir sans l'aide du conservateur, sans faire appel à son intervention, à ses lumières. Il est vrai qu'on rencontre toujours le meilleur accueil chez ces distingués fonctionnaires, empressés à faire profiter les jeunes de leurs connaissances, mais combien il est plus simple de puiser soi-même dans un répertoire spécial les renseignements dont on a besoin.

Les chercheurs qui recouraient à notre ami, accueillis avec affabilité, le trouvaient toujours empressé à répondre à leurs questions et disposé à faciliter leurs travaux. C'est à toutes les heures qu'on s'adressait à lui et qu'on

venait le consulter dans son cabinet. Nous l'avons vu aussi, plus d'une fois, alors qu'il traversait la salle de travail, portant sous le bras des volumes qu'il se disposait à mettre en rayons, arrêté au passage pour une demande de document. Nous le voyons encore, le front baissé, faisant appel à ses souvenirs et, après quelques secondes de recueillement, donnant à un employé les indications nécessaires pour procurer à l'intéressé le livre ou le manuscrit utile.

Ses fonctions consciencieusement remplies, ses travaux considérables, et plus encore ses goûts l'ont tenu en dehors du mouvement social de notre temps; il n'éprouvait aucun attrait pour les fêtes bruyantes, pour les plaisirs mondains; sa réserve, un manque de confiance en lui, en sa valeur, l'empêchaient souvent de se produire en société et rendaient inquiets à son esprit les rapports avec les puissants du jour. Lorsqu'une détente s'imposait à son labeur intensif, c'est aux courses en montagne, durant les années de jeunesse et celles de l'âge mûr; c'est, plus tard, à la promenade modérée qu'il demandait de salutaires délassements. La causerie familière était aussi, pour cette nature douce et discrète, une agréable diversion. Ses amis se plaisaient à s'arrêter dans son cabinet avant d'aller prendre place à la table de travail. Si ses occupations lui laissaient quelque loisir, il était heureux de les retenir. Que de fois n'avons-nous pas assisté, dans ce sanctuaire, à ces conversations, tantôt enjouées et émaillées de bons mots, tantôt doctes par les sujets d'histoire, d'art ou de littérature qui étaient en discussion! Dans les questions touchant à nos fastes, à la bibliographie, qui étaient de sa haute compétence, il s'animait et s'imposait à l'attention. Tant de manuscrits ont passé sous ses yeux, si nombreux sont les imprimés qu'il a feuilletés, que, pour lui, aucun point de nos annales n'était resté dans l'ombre, aucun livre n'échappait à ses connaissances, aucun membre des vieilles familles ne lui était étranger.

Ces réunions ne sont plus; la petite salle où l'amitié nous a procuré de bons instants reste obstinément close, et nous n'entendons plus, en passant devant sa porte, la voix accueillante qui résonnait agréablement à notre oreille¹. L'impression pénible que ce silence impose à nos souvenirs, d'autres l'ont ressentie. L'aménité du caractère de Maignien, la droiture de ses sentiments, lui avaient concilié de solides amitiés, de même que son savoir et la sûreté de ses rapports attiraient les chercheurs, les écrivains. Nombreux sont ceux qui ont profité des documents, des ouvrages qu'il leur a signalés et dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. S'il nous était donné de parcourir sa correspondance, il n'est pas douteux que nous trouverions de multiples témoignages de reconnaissance, d'innombrables remerciements, non seulement pour des renseignements et des communications, mais encore pour des hommages, car il aimait à offrir.

Pour ses amis, il faisait tirer sur papier de luxe quelques exemplaires de ses ouvrages, et aussi à leur intention, il ne demandait à son imprimeur qu'un nombre restreint de ses brochures. De ces raretés, il se faisait un plaisir de leur adresser la surprise avec quelques mots aimables. Elles resteront sur nos rayons, religieusement conservées, comme précieux gages d'amitié.

A la recherche du livre et des manuscrits, dont les années n'avaient pas atténué l'ardeur, s'ajoutait chez Maignien le goût des curiosités, des choses rares, des objets d'art. Son appartement, véritable musée, renferme les collections les plus variées : autographes, dos-

¹ Ces lignes ont été écrites en 1916, peu après le décès de Maignien, alors que le poste de conservateur était vacant. Depuis la fin des hostilités, la direction de la Bibliothèque est confiée à M. L. Royer, ancien élève de l'École des Chartes, aussi bienveillant qu'empressé à faire profiter les travailleurs de sa profonde érudition.

siers sur les familles, gravures, portraits, cartes, timbres, antiquités, monnaies, médailles. Sa bibliothèque, fort nombreuse, comprend des gothiques, des éditions princeps, des volumes en bel état, mais elle est surtout riche en curiosités dauphinoises, car s'il était loin de rester indifférent devant une reliure de luxe, il s'attachait surtout, dans ses acquisitions, à l'intérêt qu'elles pouvaient présenter et à la rareté. Son attention se portait sur des imprimés, des papiers que d'autres auraient dédaignés; il recueillait ces textes notariaux, ces factums judiciaires documentés sur les familles, ces brochures, ces poésies populaires, pamphlets ou chants de joie que les événements font éclore et qui ne leur survivent pas, recueils d'impressions prises sur le vif qui nous transmettent la physionomie d'une époque, la peinture des mœurs et les aspirations de nos ancêtres.

Des trouvailles, parfois inespérées, qu'il faisait chez les bouquinistes, il n'était pas jaloux. Avait-il surpris le désir d'un ami; savait-il qu'un volume, qu'un document utile pour la rédaction d'un travail, était recherché, il se dessaisissait volontiers du livre, du texte, et en faisait avec discrétion l'envoi à l'intéressé.

L'établissement dont il avait la charge a bénéficié encore plus largement de l'intérêt qu'il lui portait; c'est par des dons journaliers qu'il enrichissait ses rayons. Réunis, les manuscrits, les brochures et volumes offerts par lui formeraient un fonds imposant. Durant la dernière année de sa vie seulement, le registre des entrées mentionne 189 numéros offerts par notre regretté conservateur, et à quel chiffre ne s'élèverait-on pas si on les additionnait durant 35 ans! Ces libéralités classent Edmond Maignien au rang des Dauphinois dont les noms sont offerts à la reconnaissance de nos concitoyens, et c'est à juste titre que le sien a été gravé sur le marbre du vestibule de la Bibliothèque, au rang des bienfaiteurs.

L'existence de bénédictin que, dans son aptitude au travail, Maignien s'était imposée, ne pouvait se prolonger sous les atteintes de la vieillesse. Un labeur acharné, des nuits sans sommeil, tarissaient peu à peu les sources de la vie dans un organisme qui, pendant plus de cinquante ans, avait bravé les fatigues.

Dès les premiers mois de 1915, tous ceux qui lui portaient intérêt avaient remarqué l'altération de sa santé; il ne causait plus avec la même animation, paraissait taciturne et marchait péniblement. Ses proches désiraient qu'il prît du repos et se soumit à un régime sévère. Nous l'avions sollicité de demander un congé, il nous fut impossible d'obtenir qu'il y consentit; bien plus, malgré le mal qui le torturait en l'affaiblissant, il continuait à travailler chez lui. Alors qu'il ne sortait déjà plus, étant allé passer quelques instants de veillée en sa compagnie, nous fûmes peiné de le surprendre, le front courbé sur quelques feuilles de son catalogue dauphinois, dont il corrigeait les épreuves. C'était un dernier effort, la plume lui tombait des doigts; le lendemain, il se mettait au lit d'où il ne devait plus se relever.

Cependant, peu de temps avant que s'ouvrît pour lui cette mystérieuse porte de l'éternité, il se sentit comme attiré par les muses de sa bibliothèque. A l'heure du crépuscule, profitant d'un éloignement momentané des siens qui s'étaient retirés, croyant le cher malade endormi, il était péniblement descendu de sa couche et, se tenant aux meubles, il s'était dirigé vers son cabinet de travail, pour revoir ses livres et ses collections. Il voulait dire un suprême adieu à ces vieux amis au milieu desquels il avait passé les bonnes heures. Le bruit rappela M^{me} Maignien qui accourut précipitamment et, tout en le grondant affectueusement, l'aïda à regagner sa chambre. Ce coup d'œil rapide jeté sur l'asile du recueillement et de l'érudition, sur les enfants de sa pensée, sur les collections qui lui avaient procuré de douces jouissances au

cours de sa laborieuse carrière, fut l'ultime éclair de son activité.

Maignien s'éteignit bientôt après, le 5 décembre 1915, à 8 heures du matin.

Deux jours plus tard, une foule accompagnait l'homme de devoir et le savant modeste à sa dernière demeure. Dans le long cortège se pressaient : M. Cornier, maire, entouré du Conseil municipal ; les chefs de service de l'Hôtel de Ville ; M. de Beylié, vice-président, et les membres du comité de la Bibliothèque ; le recteur et la plupart des professeurs de l'Université, les représentants des sociétés savantes, les nombreux amis du défunt. Au cimetière, avant de laisser descendre le cercueil, M. le Maire, en termes éloquents, a prononcé l'éloge du fonctionnaire distingué qui, pendant 35 ans, a dirigé, à la satisfaction de tous, les services de la Bibliothèque et des collections municipales, puis il a rendu hommage à la dignité de vie de Maignien, à sa bienveillance, à ses qualités, à son dévouement à la science.

Cette tombe ne s'est pas ouverte sans qu'un deuil ait voilé notre âme ; mais, comme une atténuation à nos regrets, il nous reste, de notre ami, un souvenir ineffaçable et la conviction que ses mérites ne sont point scellés sous la froide pierre, mais continueront à planer au-dessus des travailleurs adonnés aux recherches historiques, à la glorification de notre beau Dauphiné. Les sympathies de nos contemporains entourent sa mémoire, et son nom, honoré au rang des érudits, des savants, se perpétuera sans avoir à redouter l'injurieux oubli de la postérité.

G. V.

